***Cadou dans le paysage, par Jean-François Dubois***

Depuis le temps que je l'ai découvert — c'était à l'occasion du vingtième anniversaire de sa mort —, je ne relis plus guère, pour ainsi dire plus du tout (1951 Louisfert-1920 Bretagne-de-Reine-Sainte) Cadou Guy René.

Tellement il est dans le paysage.

Qu'il suffit d'un rien dans l'air, d'un coin de ciel ou de mur, pour faire lever un poème, un ou deux vers, un fragment de sa biographie.

Quand j'entre dans Nantes par le boulevard Schuman et qu'apparaît, à l'angle avec Léon Jost, l'ancien bâtiment d'octroi, aujourd'hui *« BiЫiothèque pour tous »,* avec son inscription toujours gravée dans la pierre blanche des bandeaux de façade, il y a cette autre banderole, elle virtuelle, qui déploie aussitôt son texte dans ma mémoire : *« Je n'irai pas beaucoup plus loin que la barrière de l'octroi. »*

Et si je roule vers Châteaubriant, ma ville natale, c'est aussi, en voix off, à travers le *« pays plat barricadé d'étranges pommiers à cidre »* et la *« grande ruée des terres »* qu'il nous a donnés à voir (selon la formule d'Eluard, qui me parait définir une des fonctions essentielles du poète).

Je me rappelle que, dans les maintenant bien distantes années 1970, lors d'une partie de pêche où j'avais accompagné en spectateur mon frère aîné — la scène est au bord d'un étang près de Martigné-Ferchaud, au-dessus de Châteaubriant —, comme à un moment je m'étais éloigné de l'eau pour aller chercher quelque chose, la vision du pré en pente qui nous séparait de la petite route où était garée la voiture s'est imposée à moi avec la force et le bonheur d'une révélation. En même temps que me revenaient à l'esprit, comme en une épiphanie joycienne, ces trois vers de *Retour de flamme:*

*« Quelque part dans un champ clos*

*Mon corps pend aux fils de fer*

*Avec tout le ciel sur le dos.»*

Telle est la correspondance, l'osmose, qui s'est établie pour moi entre l'œuvre poétique de Cadou et ce pays qui nous est commun, même si nous ne l'avons pas partagé ensemble... sauf à compter les cinq pauvres mois, de la mi-automne 1950 à la veille du printemps 1951, où nous fûmes, de fait, contemporains !

C'est bien par son entremise que l'étudiant en lettres, et l'apprenti poète, pareillement conformiste, que j'étais, fut introduit à la fréquentation de ses grands aînés nommés ici et là (notamment dans *« Anthologie »*), ainsi que de ses compagnons de récréation de l'École de Rochefort-sur-Loire. Mais je lui suis au moins autant redevable de l'accès qu'il m'a ouvert à ce territoire humble, secret et pourtant immédiat et prégnant, dont je n'avais pas encore perçu consciemment la présence et l'emprise sur ma psyché : un univers de coqs et de sergents, de chevaux qui passent la tête, campagnes solitaires, villages accroupis, pluies frappant de biais, barrières de champs et de villes, petites gares grelottantes, petites rues tristes, hauts vaisseliers solaires, compotier de pommes sur la table, dernier dahlia dans un jardin perdu. Etc., ad libitum, pourrait-on ajouter.

Toutes choses dont, en les relevant et en leur imprimant — selon le prisme de sa sensibilité, son histoire personnelle et les accidents de sa destinée — le sceau du définitif, de l'éternel, il m'a transmis la saveur et la nostalgie.

Je connaissais ainsi depuis l'enfance les coteaux de Saint-Aubin-des-Châteaux baignés parla Chère, et les étangs de Chahin et de la Petite Fenderie entre Ruffigné et Sion-les-Mines. Mais il fallait donc qu'il ait inscrit là, en 1941-1942, une étape de ses errances de jeune instituteur remplaçant, et qu'il en ait tiré, parmi d'autres, ce poème de *«L'Héritage fabuleux»* (un titre qui dit tout!) — où il est question aussi du Néant, qui est seulement le nom d'un cours d'eau —, pour que j'enregistre à jamais sa vision de *« village épais comme un fond de citerne / Juste sous la gouttière de l'éternité »,* et l'association d'images des étangs à canards voisins avec celui, gelé, où l'on retrouva le Téméraire, le visage mangé par les loups, comme une vignette de manuel d'histoire primaire.

Dans la micheline qui m'emmenait à Rennes pour mes études, et m'en ramenait chaque fin de semaine, je regardais par la vitre défiler entre les gares la marqueterie des labours et des pâtures, le lacis des chemins, les fermes disséminées, les horizons cousus au ciel à grands points roux et noirs par les ramures d'hiver des bois et des haies, toute la scénographie rurale dont il avait transposé les éléments dans sa propre représentation mentale. J'entendais énoncer les noms des stations : Martigné, Retiers, Le Theil, Janzé, Corps-Nuds, Saint-Armel, Vern, et vice-versa, en pensant à toutes celles-là, *« sur le réseau de la souffrance »,* où il voyait une des images de son destin trop circonscrit.

Pendant ces décennies (les premières années de façon très juvénile, très... sans doute trop fervente : voir plus bas), par un mouvement de révérence et d'appropriation toute fraternelle (fraternité : le grand mot — avec jeunesse et liberté —) le grand liant du rassemblement de Rochefort-sur-Loire), j'ai souvent retracé ses chemins de vie et d'écriture, parcourant les campagnes, inventoriant les lieux que son œuvre a transfigurés ou seulement affectés, en les nommant, d'un coefficient particulier : montée de Pont-aux-Moines, allée du calvaire de Sainte-Reine, place des Terrasses et rue Pasteur, quai Hoche et place Bretagne, la Boule d'or, la Haie-Longue, Béhuard.. . jusqu'à Saint-Benoît-sur-Loire et Germigny-des-Prés (sans parler des rives de la Seine ou des cafés littéraires du boulevard Saint-Germain qu'il ne cite guère, on le sait, que pour mémoire, en les repoussant à distance). Et il y a peu encore, durant un séjour estival en Béarn, c'est le même protocole implicite et incontesté qui conduisit mes pas entre Narp et Arrau, à Navarrenx et à Oloron-Sainte-Marie, où il vécut son unique et bref épisode militaire durant la belle — autant qu'historiquement morne, dramatique — saison de 1940.

Oh, cela ne va certes pas, ces recensements, ces... pèlerinages, sans quelque chose de sentimental, d'effusif, qui n'a qu'un rapport accessoire, pour ne pas dire superficiel, avec l'empreinte que doit laisser une grande œuvre, même si c'est par ce degré de familiarité que celle-ci nous touche plus vivement, nous est plus proche. S'agissant d'un jeune homme un rien sensible et malléable, ce peut être au risque d'une certaine identification — forcément paralysante et réductrice de la personnalité — à l'objet de sa vénération. Et j'ai bien dû aussi, autrefois, faire un effort plus ou moins délibéré pour ne pas me dissoudre dans l'empathie ni me stériliser dans l'imitation, mais vivre et produire, aussi modestement que ce soit, par moi-même, selon ma voie, avec ma voix.

S'il ne faut pas vouloir être original à tout prix, dont celui de l'ingratitude, en niant les influences qu'on a subies, voire en s'aveuglant sur leur réalité, c'est néanmoins en se détachant des maîtres qu'on recueille, par décantation, le meilleur de leur exemple et de leur enseignement (cet autre *«héritage fabuleux»*), en s'affranchissant d'eux qu'on peut accéder, une fois la dette identifiée et admise, au seul mode de fidélité et de reconnaissance qui leur est dû, comme il en va aussi des filiations de la chair.

C'est dans ce nécessaire processus d'émancipation, la maturation naturelle et l'épreuve ordinaire de l'existence aidant, que j'ai peu à peu remisé René Guy Cadou (Sainte-Reine-de-Bretagne 1920-Louisfert 1951), avec ses livres et leur geste lyrique si poignante, dans un coin contigu de ma vie, ni oubliette ni purgatoire, mais réduit toujours accessible où je sais pouvoir le retrouver à tout moment, avec quelques autres, tels Follain, Fournier, Genevoix, Mac Orlan, Cendrars, Cabanis, Hardellet, Guilloux, Reverdy... qui me sont également chers, pour des raisons et à des degrés différents.

Il se trouve là, à portée de cœur, et en bonne compagnie, dans une de ces confréries idéales et réelles comme il aimait en dresser, où sa place est indisputable.

Et puis, ainsi que j'ai essayé de le faire comprendre dans ce qui précède, il y a de toute façon cette assimilation en profondeur qui s'est accomplie malgré moi, sorte de transfusion ou de greffe spirituelle par quoi il est passé quelque chose de lui dans le sang et le regard, de sorte qu'il est là, puissamment incarné, installé comme un logiciel poétique d'appoint dans mon paysage intérieur.